



HAL
open science

Singleton, Mike. Histoires d'eaux africaines. Essais d'anthropologie impliquée, 2010, Louvain-la-Neuve, Academia Bruyant. 400pp. Pb.: €32. ISBN: 978-2-87209-976-4
Véronique Duchesne

► **To cite this version:**

Véronique Duchesne. Singleton, Mike. Histoires d'eaux africaines. Essais d'anthropologie impliquée, 2010, Louvain-la-Neuve, Academia Bruyant. 400pp. Pb.: €32. ISBN: 978-2-87209-976-4. Social Anthropology / Anthropologie sociale, 2013, 21 (2), pp.281-282. <10.1111/1469-8676.12017_4>. <halshs-04462877>

HAL Id: halshs-04462877

<https://shs.hal.science/halshs-04462877v1>

Submitted on 14 Jan 2026

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Bigenho, Michelle. 2012. *Intimate Distance. Andean Music in Japan*. Durham: Duke University Press. 232 pp. Pb.: \$22.95. ISBN: 978-0822352358.

Ce livre explore les représentations contemporaines de la musique autochtone de Bolivie à travers les stratégies de ceux qui la consomment et l'interprètent au Japon. En donnant la priorité à ce qu'elle appelle « les économies matérielles et affectives », Bigenho propose le concept d'« intimate distance ». Cet oxymore refléterait des « contradictions apparentes » (p.170) comme, par exemple, celle du folklore bolivien qui, d'une part, appelle à l'orgueil de ce qui est « autochtone » et, d'autre part, est détaché des événements politiques qui le concernent dans son pays d'origine (*ibid.*)

L'ancienneté des relations de l'auteur avec les protagonistes de ce travail - les musiciens boliviens - est notable (p.66). Cette proximité donne lieu par moments à un ton quelque peu dithyrambique. Ainsi, par exemple, grâce à une « extensive archival and field research » (p.54), le groupe proposerait un répertoire de chansons « carefully chosen to teach students about cultural differences », dont l'objectif serait « to get beyond... the limits of the indigenista frame in which they feel trapped » (p. 59). De surcroît, il n'y aurait que la précarité économique qui les obligerait à s'approprier ce qu'ils considèrent comme faux ou étranger (p.169). Cette représentation, quelque peu héroïque, concorde bien avec une phrase retenue par l'auteur: « we are representing Bolivia for free » (p. 88). Cependant, une certaine mélancolie imprègne le récit, notamment lorsque l'auteur souffre de « l'antiaméricanisme » de ses amis (p. 154) et arrive à une conclusion résignée: « I remain gringa » (p. 177).

L'attitude des musiciens vis-à-vis de l'ethnographe pose d'autres questions. Pourquoi le groupe inclut-il quelqu'un qui, comme elle le souligne elle-même, ne colle pas aux stéréotypes

exigés (ne présente pas certains attributs de la féminité (p. 4), contrairement à l'autre membre féminin du groupe)? Après avoir mentionné l'efficacité (p. 6), le confort et les « privilèges » associés à sa « position économique » (p.8), Bigenho signale qu'elle a ses « own issues about embodying an historically subjugated Other » (p. 24). Cependant, nous ne savons pas quels sont les tabous auxquels elle fait référence lorsqu'elle affirme que « the colonial roots of my national history had followed a different cultural politics that assigned different taboos to «playing Indian » » (p. 123). Quels sont les préjugés sur la race, le nationalisme et l'ethnicité propres à une « white middle class gringa »?

En ce qui concerne les fans japonais de la musique bolivienne, attirés par la nostalgie de ce qui aurait été perdu dans la vie moderne (p. 34), leur *hobby* s'apparente à la recherche d'un mode de vie alternatif (p. 111). Questionnés sur leur affinité avec la Bolivie, les Japonais - et aussi les Boliviens - s'imaginent un ancêtre commun de caractère autochtone, alors même qu'ils ne s'identifient pas comme tels. Bigenho qualifie ces réponses de « racialized narratives » (p. 3), qui maintiendraient intacts les nationalismes actuels (p. 20). Cependant, elle ne recherche pas d'autres manifestations de ces stratégies en dehors des entretiens.

A quelle partie de la société appartient ces jeunes de classe moyenne et sans un emploi stable (p. 109), que Bigenho interroge en Espagnol? N'aurait-il pas été utile d'explorer la dynamique propre des groupements urbains vis-à-vis des goûts musicaux minoritaires ? On entrevoit ainsi un problème de fond: la disparité entre les connaissances de l'auteur sur le Japon et ses connaissances sur la Bolivie. Bien que Bigenho considère ces différences comme inévitables (p. 151) et comme source de réflexion (p. 176), il aurait été intéressant de comparer ce cas avec ceux de groupes similaires au Japon.

Avant de conclure, nous pouvons aussi nous poser la question de la relation entre le monde amérindien en Bolivie et les images de l'autochtonie mises en scène au Japon (p. 33).

Le plus souvent intéressé par les stéréotypes globaux sur l'autochtonie, l'auteur ne laisse, dans son livre, qu'une place marginale au monde amérindien andin. Son propos n'est pas du tout clair sur le sens des termes « indigenous music » (p.168), « music associated with indians » (p. 28), ou « indigenous musical forms and instruments ». Finalement, malgré les réserves exprimées, « Intimate distance » est un livre qui éclaire l'un des aspects les moins étudiés du monde andin : les avatars de mise en scène des stéréotypes associés à la mondialisation et la marchandisation de la musique autochtone.

JUAN JAVIER RIVERA ANDÍA
Université de Bonn (Allemagne)

Davidson, Elsa. 2011. *The Burdens of Aspiration: Schools, Youth, and Success in the Divided Social World of Silicon Valley*. New York: New York University Press. 249 pp. Pb.: \$24.00. ISBN 978-0-8147-2088-2.

Dans cette étude comparative, Elsa Davidson s'intéresse aux élèves de deux lycées californiens, l'un situé dans la région prospère de Palo Alto, l'autre à San José, ville plus modeste. Confrontés quotidiennement au prestige quasiment mythique de leur région, la Silicon Valley – emblème d'une certaine méritocratie multiculturelle et entrepreneuriale, toujours à la pointe de la haute technologie – les jeunes scolarisés dans les deux établissements élaborent des projets professionnels et réfléchissent sur leur avenir et leur place dans la société.

L'auteur s'est rendu sur ces deux terrains contigus en 2001-2003, à un moment où l'enthousiasme des investisseurs s'essouffle et où le secteur entre dans une première crise. L'insécurité économique grandissant, la Silicon Valley réellement vécue par les élèves et leurs parents diffère de plus en plus sensiblement de la contrée imaginée. Dans ce contexte contradictoire, comment les élèves définissent-ils leurs ambitions, quels buts pensent-ils pouvoir atteindre ?

Le lycée de « Morton » recrute une grande partie de ses élèves parmi les familles d'origine mexicaine ou asiatique qui habitent à San José, une population souvent qualifiée comme « à risque » par les autorités locales. Les parents occupent généralement des emplois peu rémunérés. Des programmes éducatifs qui visent ces élèves en particulier les encouragent à s'intéresser aux secteurs porteurs dans la Silicon Valley; ainsi, à « Morton », une filière sélective prépare des élèves pour une carrière dans la biotechnologie. Or, placés comme stagiaires dans des entreprises, les enfants d'immigrés manquent souvent de « social skills », d'un certain savoir-vivre en milieu professionnel, aux dires de leurs supérieurs. Pourtant, l'école essaie de promouvoir ce type de compétences en exigeant du travail en équipe, des présentations devant un groupe, par exemple. Même si des entreprises offrent parfois un contrat de travail à l'issue d'un stage, les élèves ne semblent pas pouvoir s'imaginer dans cet univers professionnel si différent de celui de leurs parents. Ils aspirent à travailler dans des hôpitaux, la police, l'armée ou les services sociaux.

Comme les autorités locales, le lycée et ses partenaires industriels considèrent que les adolescents de San José risquent de tomber dans la déviance à tout moment, l'école leur apprend à être fiables, obéissants et disciplinés, à se conformer aux exigences des supérieurs. *In fine*, ce message-là – l'appartenance à un groupe « à risque » – a un retentissement plus fort auprès des jeunes que l'encouragement à intégrer les sphères de la haute technologie. La plus grande partie des élèves de « Morton » aspire à des emplois stables qui leur permettent d'aider leurs communautés d'origine.

Le lycée de « Sanders » présente une toute autre image. Située près de l'Université de Stanford, il a une réputation d'excellence, et c'est l'établissement de choix des parents majoritairement blancs, hautement diplômés, qui ont les moyens de s'installer à Palo Alto. À « Sanders », point de règlement vestimentaire ou de salut au drapeau américain ; le lycée encourage la créativité et l'individualité de ses élèves. Par conséquent,

les projets professionnels de ces jeunes sont d'autant plus divers et ambitieux : metteur en scène, astrophysicien, expert en droit international . . . Davidson montre que le culte de la liberté intellectuelle et individuelle et la conviction d'être exceptionnel entraînent elles aussi une certaine pression et mène à un conformisme d'un autre type. Ainsi, les élèves dédaignent ceux qui « n'ont pas d'intérêts » hors de l'école, qui ne sont pas assez créatifs ou visent des universités peu prestigieuses. Davidson démasque la logique quasiment commerciale qui régit le développement personnel des élèves à « Sanders » : il s'agit bien de devenir un individu « authentique », parfaitement accompli à l'école comme dans les activités extra-scolaires, mais ceci est aussi une nécessité économique puisque les élèves doivent « se vendre », tel un produit. Si on fait du bénévolat, si on fonde une association ou devient rédacteur-en-chef du journal de l'école, c'est souvent dans le but d'obtenir une place dans une bonne université. Certains parents engagent même des conseillers spécialisés qui peaufinent le profil de leurs enfants pour améliorer leur candidature. En fin de compte, le lycée et les familles qui, à première vue, semblent mettre les besoins et envies de leurs enfants en avant, les précipitent dans une situation de compétition permanente qui génère des angoisses, voire de la souffrance pour certains.

Dans son dernier chapitre, l'auteur ne dissimule guère sa sympathie pour les élèves de « Morton » qui font preuve d'une vision désabusée du monde de l'entreprise, qui redoutent d'y être exposés à un égoïsme effréné et des licenciements fréquents. On peut supposer que la crise de 2008 a dû exacerber les orientations de ces deux groupes de jeunes, les uns portés vers l'excellence et la compétition, les autres vers la sécurité et le service. L'auteur affirme que son matériel ethnographique n'étaye pas une vision bourdieusienne de l'école comme lieu de reproduction sociale. Par exemple, les filles scolarisées à « Morton » dépassent les stéréotypes sexués répandus dans leurs familles et aspirent aux mêmes métiers que les garçons. Pourtant, les élèves de « Sanders » érigent la

réussite académique et financière de leurs parents en modèle, et malgré les objectifs affichés, le lycée de « Morton » ne parvient pas à transformer les élèves californiens issus de différentes immigrations en entrepreneurs avides de risque. Dans une analyse attentive aux différences individuelles, Elsa Davidson montre l'étendue, mais aussi les limites des effets que les enseignants, les établissements et leurs tutelles peuvent avoir sur les élèves, non seulement dans la Silicon Valley qui devient un décor facilement échangeable, mais dans l'ensemble des sociétés postindustrielles.

ANNE FRIEDERIKE DELOUIS
Université d'Orléans (France)

Neumann, Iver B. 2012. *At home with the diplomats. Inside a European Foreign Ministry.* Cornell University Press. 232pp. Pb.: \$65.00. ISBN 978-0801449932

Cet ouvrage examine la diplomatie d'État en tant qu'institution d'une politique qui est devenue de plus en plus globale, mais aussi en tant que forme de production de connaissances. Il s'agit d'un phénomène historique comparable au commerce et à la guerre, qui implique la médiation entre États et la prise en charge d'une tâche exceptionnelle telle que les négociations de paix. Neumann commence par esquisser l'histoire de la diplomatie afin de montrer les *topoi* la concernant et de critiquer son eurocentrisme : une origine qui remonterait à la Grèce antique (même s'il n'y a pas encore d'États et que le tact n'était pas une qualité de la diplomatie grecque, p.24) ; le refus de reconnaître l'importance de la pensée de saint Augustin et plus généralement des influences chrétiennes du Moyen Âge, qui sont à l'origine de certaines pratiques comme celle de l'immunité ; l'effacement parallèle des influences byzantines qui ont servi comme modèles pour la politique ottomane - ce qui conduit à considérer l'émergence de la diplomatie dans les cités

italiennes de la Renaissance comme une rupture, et non selon une logique de continuité.

Le second chapitre examine l'émergence du Ministère des affaires étrangères (*Foreign Ministry*) à la fin du dix-huitième siècle. La division entre affaires domestiques et affaires étrangères est donc un produit de la modernité (p.42), même si l'organisation des archives de l'État danois, par exemple, suggère qu'il existait une organisation spécialisée de ce genre depuis 1670. Pendant le dix-neuvième siècle, le diplomate d'origine aristocrate passe son temps dans des réceptions à l'étranger, tandis que les conseillers et les secrétaires (*scribes*) d'origine bourgeoise restent dans leur pays et exécutent les tâches bureaucratiques les plus ennuyeuses. Afin de faciliter la communication entre États, les innovations introduites par les services diplomatiques des pays dominants sont souvent copiées, ce qui conduit à une homogénéisation progressive des structures institutionnelles (p.51). Le but de la diplomatie est de maintenir le système mais comme dit l'auteur, en s'appuyant sur Ann Swidler (2001), les échanges qui sont antagonistes peuvent reproduire des structures communes de manière plus précise que des alliances amicales l'auraient fait (p.62). Les chapitres suivants illustrent ce besoin de répétition et de reproduction de discours similaires : afin de faire paraître stable un système et un ordre mondial en constante évolution, celui qui exerce le pouvoir est aussi celui qui est capable de figer les significations (p.80) : « Du point de vue du bureaucrate, c'est seulement quand le système ne marche plus que quelque chose de nouveau est produit, parce que le fait même que quelque chose de nouveau soit produit montre que le système a échoué » (p.86). Les fonctionnaires s'inscrivent donc dans une tradition néo-stoïque, qui favorise l'inertie. Mais les diplomates ne sont pas que des bureaucrates, dans la mesure où ils jouent un rôle dans l'émergence des nouvelles structures (p.113). Un « exemple réussi de gouvernamentalité » est analysé dans la conclusion : il concerne l'assignation des fonctions diplomatiques aux hommes politiques régionaux norvégiens et russes impliqués dans des projets

de coopération transfrontalière mis en place après la fin de la guerre froide (p.172-176).

Le chapitre 5 examine les questions de classe sociale et de genre. L'arrivée des femmes dans le service public au vingtième siècle a conduit à la fin à la tradition diplomatique de sociabilité masculine (p.133). Les femmes sont entrées dans ce monde d'abord comme épouses, puis comme dactylos, et dans un dernier temps en tant que diplomates. Si la discussion de trois types de masculinités chez les diplomates est stimulante, celle de trois types de féminités (*woman-first-diplomat-next*, *diplomat-first-woman-next*, et un troisième modèle intermédiaire qui apparaît à la fin des années 1970) me semble moins convaincante.

Dans la conclusion, qui est réflexive, on trouve une comparaison intéressante entre anthropologie et sciences politiques. L'auteur interroge également la « diplomatisation » de différents discours (des hommes d'affaires, des ONG ou des journalistes) sous l'influence de la mondialisation. Neumann, qui a travaillé pendant plusieurs années au Ministère des Affaires étrangères en Norvège, utilise ses propres expériences comme base de son analyse, dans un récit où l'informateur et le chercheur finissent par se confondre de manière créative. En somme, il s'agit d'une importante contribution interdisciplinaire qui élargit la thématique de l'anthropologie des élites et de l'État.

KATERINA SERAIDARI

*Laboratoire Interdisciplinaire Sociétés
Solidarités Territoires, Toulouse (France)*

Singleton, Mike. 2010. *Histoires d'eaux africaines. Essais d'anthropologie impliquée*. Louvain-la-Neuve, Academia Bruyant. 400pp. Pb.: €32. ISBN: 978-2-87209-976-4

Dans son dernier ouvrage, l'anthropologue Michael Singleton, fondateur du Laboratoire d'Anthropologie Prospective à l'Université Catholique de Louvain (en 1998), nous raconte sur un ton teinté d'humour cinq histoires d'eau,

histoires au cours desquelles sont évoquées ses nombreuses années passées en Afrique - d'abord en Tanzanie en tant que « Père blanc » (1969-1972), ensuite pour des recherches au Nigeria, en Ethiopie et en Algérie (1972-1979), puis en tant que coopérant belge directeur de l'Institut des Sciences de l'Environnement à l'université de Dakar (1979-1985). L'auteur revient effectivement sur son parcours, bien singulier, à travers ses expériences professionnelles, colloques, interventions et écrits antérieurs, qu'il a la générosité de nous faire partager. Il fait également référence à de nombreux autres auteurs, pour la plupart africanistes. Ces références sont si nombreuses que le lecteur qui, dans le prologue, en guise d'introduction, a été invité à « se jeter immédiatement à l'eau », pourrait aisément se noyer. En fait, selon l'auteur, la multitude de données ethnographiques énoncées en vrac sert « uniquement en vue d'un épaississement empirique sans lequel [sa] thèse risque de ne déclencher aucune réaction chez le lecteur » (p. 194). L'objectif de cet ouvrage est donc bien d'abord de provoquer et de faire réagir le lecteur. L'anthropologue, formé à Oxford, se refuse à toute généralisation : « le terrain est un feu d'artifice; les données ethnographiques forment une encyclopédie, exponentiellement épaisse comme Wikipédia et dont il est impossible de venir à bout par la généralisation de toutes les généralisations » (p. 198). Présentons tout de même brièvement l'objet de chacune des histoires exposées : la première histoire aborde la question de l'innovation technologique, qui même la plus modeste (comme peut l'être un puits) n'est jamais sociologiquement innocente; la seconde traite d'un sujet plus insolite : la présence et l'absence

de barrages en Afrique - c'est sans doute la première fois qu'il est affirmé que l'absence de grands barrages pourrait faire écho à un choix positif de société (88); la troisième est consacrée à la maîtrise de la pluviométrie; la quatrième poursuit en faisant le lien entre la pluie et la religion et enfin la cinquième fait référence aux mythes dans lesquels des animaux sourciers sont les héros. Cette énumération - à la Jacques Prévert - ne peut pas rendre compte de la teneur des propos tenus par l'auteur. Car ces histoires d'eaux ne sont finalement pour l'anthropologue qu'un prétexte pour parler, une nouvelle fois, du développement, à partir du paradigme de l'interculturel. Mike Singleton rappelle ainsi que le développement lui-même est une culture et que les relations interculturelles sont foncièrement « des rapports de force asymétriques » (p. 67). Notons que la question de la Religion traverse en filigrane l'ensemble des histoires. L'eau, loin de n'être qu'une simple ressource naturelle, si elle n'est pas à proprement un esprit, appartient en propre aux ancêtres, interlocuteurs avec lesquels il fallait négocier régulièrement et rituellement le droit d'usufruit (p. 49). Parmi tant d'autres cette citation (im)pertinente : « Pour un anthropologue qui décroche une modeste bourse pour cueillir des proverbes dont l'un ou l'autre pourrait réactiver des énergies humaines, il y a cent chercheurs grasement rétribués pour étendre des champs de pétrole » (p. 35). Le ton est donné, sans concession aucune. C'est aussi cela une « anthropologie impliquée » - en référence au sous-titre de l'ouvrage.

VERONIQUE DUCHESNE
CEMAf-CNRS-Paris 1 (France)